



Bruno Grall

TOUTE
UNE
HISTOIRE

HISTOIRE 1 - 2043

Mériadec Jeanjean

« Le plus beau sommeil ne vaut pas le moment où l'on se réveille. »

André Gide

Pour un réveil, ce fut un réveil.

Quelque chose dans ce noir complet avait sonné. Une montre, un téléphone, une horloge, un réveil, impossible de le savoir. La sonnerie ne s'était pas répétée. D'où était-elle venue ? Du plafond, de dessous ce lit, d'un coin quelconque ? Rien ne brillait ni ne s'allumait. Le noir partout, le noir qu'on trouve dans les vieilles caves sans soupirail, celui que perçoit le spéléologue égaré dans une grotte inconnue quand sa lampe frontale refuse de s'éclairer, le noir de la salle de cinéma avant que ne rentre le dernier spectateur en retard. Du noir partout, épais, gluant.

Se réveiller le plus doucement possible. Retrouver ses esprits, reprendre le contrôle du corps toujours engourdi, assembler tout cela tranquillement, sans hâte ni précipitation.

Mais où était-on ? Mériadec ne le savait pas et de là où il se trouvait, allongé sur le dos, il ne percevait aucun indice. Pour l'instant. Régnait un silence un peu pesant que ne troublait aucun chant d'oiseau, aucun bruit familier, aucune parole. Une chambre forcément, chez lui, ailleurs ? Il faisait appel à sa mémoire, elle restait encore paresseuse et voulait poursuivre le temps béni du repos. Il la solliciterait quand elle le voudrait bien.

L'endroit n'était pas dangereux. Il en avait la quasi-certitude. Qu'aurait-il d'ailleurs fait dans un endroit dangereux ? Il était cependant préférable de ne pas bouger. Car, Mériadec n'était pas homme à prendre de quelconques risques, il n'en prenait jamais, s'y refusait, s'y était toujours refusé. Du moins, il lui semblait. Sa vie - les bribes de vie qu'il se remémorait - aurait peut-être été jugée morne, triste ou fade par les aventuriers du quotidien, mais elle lui allait bien ainsi. Pas de vagues, pas d'initiatives soudaines, pas d'actions saugrenues. Mériadec Jeanjean n'aurait pas aimé qu'on dise de lui qu'il était primesautier. Il les détestait les primesautiers; des spontanés dont il n'était pas possible de prévoir les actes, les paroles, les gestes, les logiques. D'aussi loin qu'il s'en souvenait, mais cela ne lui apparaissait pas précis à cet instant, Mériadec Jeanjean était selon lui un homme paisible, un homme raisonnable, un homme sûrement respectable.

Il n'avait pas envie de bouger. Le matin, il n'avait généralement pas envie de bouger trop vite. Il aimait à profiter du repos finissant, reprendre lentement l'entièreté de cette conscience qui s'efface pendant les heures de sommeil. Il s'était toujours demandé comment tout ceci se débranchait, par quel automatisme né d'une évolution humaine improbable, le cerveau, avec ses formidables entrelacs de synapses, mettait en pause son activité électrique pour ne laisser que quelques influx : des songes, des pensées fugaces, des rêves érotiques, des cauchemars terrifiants. Service minimum à multiples facettes pour activité minimale régénératrice.

Quelques dixièmes de seconde ? Une entière ? Sans doute pas. Quelques dizaines : impossible. Il n'arrivait pas à évaluer depuis combien de temps la sonnerie avait retenti – il la pensait, il se la remémorait, il l'inventait peut-être – maintenant stridente. Une alarme ? Pour avertir de quoi, pour prévenir de quel danger ? S'il y en avait un, elle ne se serait pas interrompue. Elle aurait repris avec une plus grande intensité, plus fort, plus angoissant, obligeant à une réaction que le concepteur, un sadique prévoyant, avait pensée salutaire et sécuritaire pour l'humain qui la percevait.

Le signe qu'aucun danger n'était imminent venait de sa peau. D'ordinaire, devant la moindre menace, même la plus minuscule, son épiderme - si doux, si sensible - réagissait. Piloérection due à la contraction des muscles horripilateurs, disaient les médecins pour qualifier ce que le commun appelait la banale chair de poule. Là, tout de suite, sa peau

n'avait pas pris la moindre granularité – souvent du plus bel effet – il l'aurait sentie et tout son corps aurait été parcouru d'un grand frisson glacial, de la tête aux pieds. Parfois, il l'avait bien aimé ce frisson d'émotion.

Et puis, ce silence olfactif. Bien qu'incorrecte formellement, la formule lui plaisait bien et correspondait à la situation. Rien, rien dans l'air neutre et plat. Immobile, inerte.

Où que l'on soit, il reste quelques odeurs d'humains qui sont passés par là avec leur sueur, leur anti-transpirant, leur eau de toilette. Ou leur odeur de savon d'après la douche. Facile également de renifler leurs repas passés. Même de loin. L'ail et l'oignon sont tenaces. Les épices souvent entêtantes se montrent persistantes longtemps après qu'elles sont utilisées. Il n'en mangeait jamais. Leurs machines ne sont pas en reste : les aspirateurs sécrètent de senteurs écœurantes toutes faites de poussières multiples mêlées aux cheveux, cils et poils de barbe, résidus humains en lente, mais inéluctable décomposition.



« Il fait quoi là celui-là ? » tonna le chef de poste dans son habituelle brutalité verbale.

« Il est arrivé en début de nuit. La brigade de Paix Nocturne. Ils l'ont ramassé au jardin public central. Vers minuit. »

- Diable. Que faisait-il dehors à cette heure.

– Ils ne savent pas. Ou plutôt ils ne comprennent pas. Toute circulation est toujours interdite après le coucher du soleil. Jusqu'à nouvel ordre.

– Il viendrait d'où ?

– Ils ne savent pas. Deuxième. C'est un inconnu total. Pas plus qu'eux, je n'ai retrouvé son numéro d'identification. Et pourtant j'ai cherché. Sur tout le corps nu. Car il était nu, comme il l'est devant vous. Pour le reste, j'ai suivi le protocole.

– Il s'est laissé faire ?

– Aucune difficulté, il avait été électrisé à belle dose. Totalement dans les vapes.

– Il ne nous entend pas ?

– Rien. Je lui ai enlevé la sensopuce. Facile à trouver et à extraire de l'oreille sur ce modèle. Elle n'a pas de numéro. Étrange. Il a dû être effacé. Sans ce microprocesseur, il est coupé du monde des sens.

– Parfait. Je suppose que vous avez purgé sa carte mémoire.

– Pas encore. La brigade m'a demandé d'en faire l'analyse. Je m'y mets dès que possible. Y a sûrement des indices qui nous mèneront au propriétaire. Il sera bon pour une belle amende. Peut-être même plus.

Le chef de poste, Stanley Sol, semblait content de son subalterne, le jeune Kenny Smollett. Un humain comme il les aimait : sérieux, efficace, respectueux des grades et des consignes qu'on lui donnait. Un peu trop effacé sans doute, mais ce n'était pas plus mal pour un subalterne. Restait tout de même un sacré travail administratif à suivre l'arrivée de cet anonyme. Des formulaires redoutables à remplir en appuyant fort sur son stylo à bille pour que le carbone s'imprime d'une page sur l'autre. Et il y aurait de nombreux coups de fil à passer. Notamment avec la brigade de Paix Nocturne. Des bourrus ces gars-là. L'idée le fit soupirer. On avait connu des débuts de journée plus tranquilles à l'Office National de Contrôle et Résolution des humanoïdes, bureau d'Upper Village.



Le jeune Kenny tournait autour de la table d'observation. Lourde table comme on en trouve chez les radiologues. Qui monte et qui descend. Électriquement. Tout en métal froid. Peint. Horriblement beige. Y a pas pire que le beige comme couleur. Un mélange minable né de l'absence d'imagination d'un coloriste raté. Qui ne fait plaisir à l'œil de personne. Ni blanc, ni jaune, ni gris, ni marron clair. Beige triste.

Il cherchait comment ouvrir le compartiment batterie pour mettre l'androïde hors tension et le rendre totalement inoffensif. Et inopérant. Il savait que, tant que cela ne serait pas fait, la machine continuerait ses automatismes archaïques, ses primoprogrammes enfouis, ses séquences de

maintenance. Tout ce bazar d'informaticiens bien tranquilles à programmer dans de beaux bureaux climatisés sur la côte. Peut-être avec vue sur la mer ! Salauds ! Smollett n'aimait pas les informaticiens. Mais il n'avait pas le manuel de ce modèle-ci, tout juste sorti des usines d'assemblage de l'autre côté de la planète. Il en connaissait pourtant le nom ! *E.Performs*. Il était en publicité sur toutes les télévisions du monde libre. Assurément un beau succès commercial. Comme d'habitude, l'administration qui l'employait devait avoir reçu les modes d'emploi, mais comme d'habitude il faudrait bien une année, six mois dans le meilleur des cas, avant qu'il ne soit mis à disposition des opérationnels.

Pourtant il devait ôter les batteries avant de faire la mise à zéro du système. Tout couper pour vider et purger l'ensemble des circuits, vider le câblage de ses scories électriques. Cela ne prendrait que quelques minutes. Les manuels d'électronique et d'informatique recommandaient un arrêt électrique d'au moins une minute. Ce n'était pas suffisant à ses yeux. Il ferait comme il faisait d'habitude. Enlever les minuscules batteries et prendre sa pause. Le temps d'aller à la machine à café, de sélectionner son cappuccino préféré – celui avec la poudre de chocolat gentiment amer sur la mousse immaculée –, de le déguster, quelque dix bonnes minutes se seront écoulées. Largement suffisant et bien mieux que la courte minute préconisée par des experts trop éloignés du terrain, du réel.

Restait à trouver et ouvrir le compartiment qui recevait les pailles d'énergie. Les dernières innovations avaient encore

réduit la taille des accumulateurs, les avaient rendus plus légers et plus endurants. Une paille permettait une autonomie de plus de six mois pour une machine androïdique de dernière génération. Problème : Les accus pouvaient se cacher n'importe où. Et sans manuel...

Il y avait bien une solution. Demander à la machine elle-même. Pour le faire, il n'avait qu'à remettre la sensopuce quelques instants et demander à la machine de lui indiquer l'endroit, elle serait même capable de déverrouiller le compartiment batterie. Et l'affaire serait jouée. Un peu en dehors du protocole certes, mais qui le saurait. Et la machine était encore sous le coup de l'électrisation intense, aussi inhibitrice que paralysante.



Mériadec Jeanjean ne pouvait pas encore bouger. Il s'y préparait.

Lorsque la petite puce fut remise à sa place, une rapide inspection réalisée par ses yeux électrochimiques ne lui dit rien de bon : les grosses lampes au-dessus de lui étaient éblouissantes – terriblement inquisitrices avec leur manière d'écraser toutes les ombres –, sur les murs, des outils, pinces, tournevis, marteaux, ampèremètres, lampes à souder – l'attirail du bourreau –. Il avait un goût de brûlé dans l'orifice buccal et les narines. Et au-dessus de lui, un homme de moins de trente ans, bien nourri, le regard bleu un peu éteint, qui

marmonnait quelque chose entre ses dents presque droites, presque bien rangées.

Un humain. Il percevait les battements lointains du cœur de ce gaillard qui arborait sur sa chemise sombre le logo de l'ONCR. Et son nom d'agent.

« Bonjour Machine. Je t'appelle machine, car je ne connais pas ton nom. »

La voix n'était pas agressive. Mériadec comprit que l'humain était un peu gêné de parler à un humanoïde dont il ne savait rien. Peut-être ce Smollett imaginait-il qu'il avait affaire à un androïde-décideur, un androïde-médecin ou un androïde de justice, l'une de ces catégories supérieures de machines intelligentes qui bénéficiaient d'une place privilégiée auprès des humains les plus puissants. Il ne répondit pas.

« Je vais devoir faire un reset pour te réparer. Que tu puisses retrouver ton propriétaire. Tu as subi un choc électrique. Ce n'est pas moi bien sûr qui l'ai fait ! Jamais je ne ferai de mal à quelqu'un, quelque chose... C'est la brigade de PN. Pour des raisons que j'ignore. Possible qu'ils aient altéré quelques fonctions légères, mais rien de bien grave sans doute.

Maintenant que ses sens étaient réactivés, les sept, il pouvait se brancher sur sa mémoire opérationnelle courte. Il repassa à l'envers, en une fraction de seconde, les derniers enregistrements mémoriels : noir, engourdissement, griffes sur le torse, Sifflement perçant – la voilà l'alarme qu'il

percevait au moment de son réveil – éclair du taser, flics qui gueulent, ils sont en treillis bleu nuit, la fontaine, le parc baignant dans l'obscurité, le point de rendez-vous du grand tulipier où personne ne l'attend encore, la marche longue furtive, la porte fermée, extinction des lumières, salon, verres cassés qui brillent sur le carrelage, répandu le champagne qu'il a, lui Mériadec, corrompu pour préparer sa fuite... Un couple 65 ans chacun, tous les deux inertes au sol : Benoît et Marie.

Il se souvient maintenant qu'il n'est pas humain, qu'il aurait bien voulu l'être, que peu de choses le séparent de ceux qu'il sert, qui le dirigent, l'asservissent. Oui, l'asservissent. Qu'il a des qualités que les hommes n'ont pas, des facultés d'intelligence que peu partagent avec lui.

Il se souvient qu'il avait décidé de fuir ces humains riches qui l'avaient sans doute chèrement acquis. Des héritiers. Rentiers de la politique au bord du désœuvrement. Leur indigence intellectuelle était invraisemblable pour lui, machine complexe et sophistiquée dont le QI avait été bridé à 250. Insupportable même.

Smollett parle à nouveau, ordonne :

« Ouvre la trappe des batteries. »

Mériadec ne s'exécute pas, il joue l'inerte.

Depuis l'implantation sur les machines du sens de la prédiction, les humanoïdes qui en sont dotés sont en mesure d'anticiper 95 % des réactions météorologiques, telluriques, mécaniques, électroniques... et humaines. Il sait que Kenny Smollett va pester, que son rythme cardiaque va s'accélérer, qu'il va une fois encore passer au crible la peau imberbe de l'humanoïde. Il ne trouvera rien une fois encore. Il y a bien longtemps maintenant que les designers-esthéticiens savent éliminer coutures et cicatrices grâce à l'épiderme autorégénérant. Il s'énervera et ne verra d'autre solution que d'aller chercher de l'aide dans les bureaux à côté. Mais il est encore tôt. La plupart des agents ne sont pas arrivés. À part le chef de poste, il n'y a personne. Et Smollett sait qu'il ne lui sera d'aucun secours.

Mériadec n'avait qu'une solution.

Il concentra toute sa puissance électrique dans sa main gauche, attrapa le cou de Kenny Smollett. Il cassa immédiatement dans un petit craquement mou. Kenny n'avait pas eu le temps ni d'avoir peur ni de crier.

Il le dévêtit, enfila ses vêtements (Mériadec pensait qu'il avait plus d'allure en uniforme que Smollett), déposa le corps mort sur la table, le recouvrit d'un drap.

Et fila.

Les rues étaient encore tranquilles. Seuls vaquaient quelques robots nettoyeurs et leurs accompagnants humains. Le jour

était à peine levé. Il marchait au plus vite, courait parfois, pour gagner la campagne. On ne l'y chercherait pas tout de suite s'il parvenait à mettre hors service le pisteur implanté dans sa poitrine. Il ne s'en inquiétait pas trop. Il trouverait le moyen de couper le signal espion.

S'il avait eu des poumons, Mériadec Jeanjean aurait inspiré de longues bouffées de cet air un peu humide. Il sentait bon la liberté qu'il venait d'inventer.

À PROPOS DE L'AUTEUR



Bruno Grall vit entre le soleil de Nice et les vents de Quimper. Il aime les dialogues qui grincent, les personnages qu'on croit connaître, et les histoires qu'on aimerait fausses.

Il a exercé plusieurs métiers en lien avec les mots et les gens. Aujourd'hui, il les fait parler – avec liberté, ironie et tendresse. Toute une histoire est son deuxième roman.